

instants après, suivi de son épouse.

Madame Duroc avait le cœur plus tendre que son nom, et conciliez cela, elle était d'un ton révoltant lorsqu'on lui déplaisait. A peine eut-elle vu l'état de José, qu'elle ne fut plus maîtresse de sa colère; aussi, apostrophant vivement son mari, elle lui jeta au visage ces paroles peu aimables :

—Barbare, vous avez attendu jusqu'à ce jour pour me parler de cet enfant? Quoi! il est malade, mortellement malade, et vous êtes assez insensé pour lui présenter votre pain noir! Vous ne redoutez pas les vengeances du ciel, en le laissant souffrir sur cette paille!

—Mais, Madame...

—Mais... mais... je vous dis que je suis bien malheureuse de m'appeler Duroc, moi qui suis si tendre et de la famille des Douceron. Allons, emportez-moi cet enfant. Il lui faut un lit meilleur, du sirop...

—Un bon lit? du sirop? A-t-on jamais prononcé ces mots coufants devant les prisonniers? Il n'y a que toi, Françoise, qui jouisses ici de ces avantages précieux, grâce à ton cher Duroc.

—Comment? est-ce pour lier conversation que vous m'avez demandée? Vous répliquez!... vous tardez!... Mais regardez donc le visage enflammé de votre

victime! mais sentez donc le feu qui dévore sa poitrine!... O mon Dieu! suis-je ici en enfer? Voulez-vous me faire mourir aussi?

—Non, non, excellente Françoise! tu es un peu vive, c'est vrai!... mais toi mourir!.. je pleurerais, moi qui n'ai jamais eu cette faiblesse.

—Eh bien, si je vous suis chère, prenez cet enfant et mettez-le dans un bon lit. Il a besoin d'une mère: je lui en tiendrai lieu...

—Et la sensible Françoise embrassait José.

Duroc, qui tremblait de voir mourir sa femme, se saisit assez doucement du malade, et le transféra dans une espèce d'infirmierie.

—Dieu vous bénisse? dit à voix basse José, en s'adressant à sa protectrice.

Madame Duroc s'emportait facilement; mais qu'elle était compatissante! Vous l'aimez déjà, jeunes lecteurs, et vous l'aimeriez d'avantage lorsque vous saurez tout le bien qu'elle fit à notre ami.

Elle le quitta rarement pendant sa maladie, qui fut longue et cruelle. Attentive à prévenir ses moindres désirs, elle le consolait par l'espoir d'une prochaine délivrance; Agnès elle-même n'aurait pas été plus tendre, plus dévouée; on peut dire enfin que c'est à elle que nous devons le salut de José. Quand